

Inter
Art actuel



L'ovation excessive **La médiocratie en marche?**

Fabien Loszach

Number 98, Winter 2008

Espaces sonores

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loszach, F. (2008). L'ovation excessive : la médiocratie en marche? *Inter*, (98), 50–51.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

« L'ovation excessive », soit le fait de se mettre debout pour applaudir à chaque fin de représentation, est un phénomène assez nouveau dans les salles de spectacles. Elle suscite à cet égard beaucoup de réactions surtout de la part d'un public plus conservateur et cultivé. Notre hypothèse soutient que ce phénomène doit être analysé à la fois comme un produit de l'individualisation des conditions, de la démocratisation de la culture, et comme une nouvelle attitude corporelle dans la consommation de la culture propre à la génération du baby-boom et à la contre-culture. Cette attitude rentre en contradiction avec les valeurs plus classiques des milieux traditionnels de l'art, fondées, elles, sur la retenue et le maintien.

L'ovation excessive

La médiocratie en marche ?

PAR FABIEN LOSZACH

Standing ovation

Médiatique : quand l'invité arrive d'un pas alerte sur le plateau de télé, le public, qui lui réserve un triomphe, l'accueille debout sous un tonnerre d'applaudissements. C'est une standing ovation. Elle se renouvellera à chaque ouverture de bouche de l'invité (sur ordre seulement car rien ici n'est spontané). Il y a tellement d'ovations et de standing positions qu'on se demande pourquoi les chaînes ne font pas l'économie des sièges. *Synonymes* : acclamation debout (oh ! la honte, aucun animateur n'oserait demander au public de faire une acclamation debout à son invité). Tollé d'applaudissement. *Contraire* : ovation assise spontanée (inusité)¹.

La *standing ovation*, qui n'a pas de véritable traduction en français si ce n'est « ovation debout », est un phénomène rarissime ; elle sanctionne un spectacle exceptionnel, une performance héroïque ou vient parfois consacrer une carrière hors du commun, comme celles d'Édith Piaf par exemple qui reçut sa première à plus de 40 ans ou de Jacques Brel qui en reçut une en 1966 à l'Olympia pour fêter ses adieux à la scène. Cependant, depuis quelques années, l'exception est devenue la norme, l'ovation debout est passée du statut de manifestation exceptionnelle à celui de routine, et il semble aujourd'hui difficile de voir un rideau se baisser, des lumières s'éteindre, sans voir en même temps toute la salle se lever à l'unisson. Le phénomène est tel que Valerie Scher, critique musicale au San Diego Union Tribune, a qualifié cette nouvelle « maladie » d'« Excessive Ovation Syndrome » (E.O.S.) dans son article « Think Before You Stand Up ».

Le danger de la routinisation de cette nouvelle forme d'interaction sociale, explique cette dernière, est qu'elle dévalue le travail artistique. Le fait de congratuler sans mesure aucune chaque performance nivelle par le bas l'échelle qualitative des valeurs artistiques (qui n'est pas quelque chose en soi, mais une certaine idée que chacun se fait de l'idéal créatif) ; comme le disent les Anglais, « *overuse cheapens the value* ». Ce nivellement ne profiterait qu'aux artistes médiocres ou moyens et handicaperait fortement les meilleurs. D'autre part, si cette manifestation de candeur – à bien des égards douloureuse pour quiconque se fait une certaine idée de la culture – devient la norme pour n'importe quelle performance ordinaire, comment témoigner de son admiration devant une œuvre que l'on trouve réellement exceptionnelle ? La surenchère dans la manifestation émotive est-elle réellement souhaitable ?

Le sociologue, qui cherche à faire (soi-disant) fi de tout jugement critique, se pose, lui, une autre question : d'où vient ce phénomène et quelles sont les conditions sociales

qui ont permis son émergence ? Plus simplement encore, pourquoi se lève-t-on aujourd'hui à la fin d'un spectacle quelconque alors qu'on ne le faisait pas avant² ?

Notre hypothèse soutient que ce phénomène doit être analysé à la fois comme un produit de l'individualisation des conditions, de la démocratisation de la culture, et comme une nouvelle attitude corporelle dans la consommation de l'art issue de la génération du baby-boom et de la contre-culture des années soixante.

Mimétisme ou individualisme ?

L'ovation excessive est donc un symptôme qui dit quelque chose sur la société. On peut y voir, dans une visée critique, le comportement mimétique typique de nos sociétés de masse où les individus, vidés de toute subjectivité, suivent les modes et reproduisent exactement les comportements de leurs pairs. À l'inverse, on peut constater ici une marque de l'affirmation de la subjectivité : l'ovation donne justement ce « droit » au public et un moyen de manifester son jugement à même son corps. Se lever à la fin d'un spectacle ressemble à une prise de position esthétique, et celui qui se met debout pour applaudir semble dire « moi, j'aime ». Plus qu'un simple comportement mimétique, il y a donc aussi une volonté très individualiste de manifester son jugement dans une société où les goûts sont devenus les critères déterminants pour juger d'une personne. Il faut avoir du goût, du bon goût et oser défendre ses choix parce que c'est à travers ces choix que se construit au quotidien l'individualité.

Il y a sûrement un peu des deux dans ce phénomène : les gens qui se lèvent en premier pour applaudir émettent un signe fort et cherchent à manifester symboliquement leur jugement, tandis que ceux qui se lèvent après le font soit par mimétisme, soit par conformisme, pour ne pas se retrouver seuls assis, ce qui marquerait en soi une affirmation, par la négative mais tout autant radicale, de son jugement de goût.

Deux visions de la culture

Ces « ovations », même si elles sont la mode un peu partout, sont différemment acceptées selon les milieux où elles s'exposent. Sur les plateaux de télévision par exemple, elles sont quasiment devenues la norme de l'applaudissement, à tel point qu'on ne peut plus la différencier d'un applaudissement classique. Ce genre de manifestation pose cependant des problèmes et est qualifié d'excessif quand il s'exprime dans les lieux de prédilection de la « haute culture » (opéra, théâtre...), lieux où l'*a priori* normatif exigé pour faire l'expérience d'une œuvre est fondé sur la retenue autant émotionnelle que corporelle. On comprend donc que l'éclosion de nouvelles attitudes corporelles atypiques

FABIEN LOSZACH a obtenu une maîtrise de sociologie spécialisée en art et culture à l'université Pierre-Mendès-France de Grenoble (38). Il est aujourd'hui doctorant à l'Université du Québec à Montréal, où il rédige une thèse sur les fondements épistémologiques du thème postmoderne de la vie comme œuvre d'art sous la direction de Louis Jacob. La position théorique de Fabien Loszach est d'inspiration phénoménologique, compréhensive, voire formelle, c'est-à-dire plus proche de la philosophie sociale que d'une sociologie critique ou encore d'une position scientifique. Il écrit plus particulièrement sur l'art moderne et contemporain, le cinéma, la subjectivité et l'esthétique du quotidien. Il a déjà publié notamment dans la revue *ESSE* (« La peur ») et *Le Devoir* (« Le Devoir de philo »).

suscite la réaction justement parce qu'elles se donnent à voir dans des espaces culturels où elles n'étaient pas la coutume, mais l'exception, venant ainsi bouleverser un certain ordre conservateur. Les habitués de ces lieux y voient un manque de manière et d'éducation, mais aussi et surtout un manque de goût, puisque tout spectacle ne mérite pas forcément une ovation debout. Au-delà d'un manque de manière, qui suppose un jugement normatif, il est possible de voir dans ce débat une opposition entre deux visions de la culture qui impliquent deux manières différentes de faire l'expérience des œuvres.

La première, issue des traditions humaniste et classique, considère la culture à la manière de Cicéron, comme « une formation intellectuelle, esthétique et morale de l'être humain ». Le mot *culture*, proche ici du terme *civilisation*, désigne à la fois le raffinement des mœurs et un processus qui arrache l'homme à l'irrationalité. C'est dans cette optique qu'il faut comprendre le commentaire de ce spectateur : « *I have long assumed that the practice here of standing ovations for ordinary performances was just evidence of a provincial lack of sophistication* ».

La seconde vision s'affirme avec ce que l'on a coutume d'appeler la « culture jeune » et la « contre-culture ». Elle prend son essor après la Seconde Guerre mondiale et va, quant à elle, valoriser l'expression individuelle, mettre l'accent sur le corps, les sensations et remettre en cause l'autorité de la tradition. Il s'agira, ici, de vivre pleinement tout spectacle artistique et d'en faire un lieu d'éveil des sens plus qu'un processus par lequel on s'élève au moyen du *logos* et de la pensée rationnelle. Il faudra alors ouvrir le spectre des références culturelles, s'affranchir de toute hiérarchisation et expérimenter de nouvelles pratiques pour ne pas se laisser enfermer dans une vision sclérosée de l'art.

La culture humaniste

La culture élitiste plonge donc ses racines dans la culture humaniste : elle se caractérise dans une certaine mesure par la démonstration émotive et un jugement critique qui se veut tributaire d'une pensée analytique, soit un jugement qui possède une dimension conceptuelle. Ce type de pensée, qui caractérise toute la philosophie classique et la critique d'art occidentale, tend à former des concepts abstraits pour disséquer le réel et les œuvres d'art. Cette attitude intellectuelle cherche à mettre en ordre l'expérience par la philosophie, la littérature, la critique contre le désordre de l'immédiateté et des sens : il faut prendre le temps de réfléchir à ce que l'on ressent et ne se laisser aller ni à l'expression parfois irraisonnée de ses sentiments ni aux pulsions sauvages et régressives du corps et des sens. Le titre de l'article de Valerie Scheer *Think Before You Stand Up* reflète parfaitement ce comportement exigé face à l'œuvre d'art : la réflexion passe avant toute manifestation émotive. Cette attitude n'est pas qu'intellectuelle, elle suggère d'autre part une retenue corporelle, une « mesure », qui est une intériorisation des contraintes morales ou encore une invasion de la culture et des bonnes mœurs sur le monde des sensations immédiates⁵. Cette mesure, fruit de l'éducation tout au long de la vie et signe d'un patrimoine culturel et social « supérieur », se manifeste à travers toutes les bonnes règles de civilité. Ce sont ces règles qui permettraient d'apprécier une œuvre d'art et qui sont implicitement demandées dans nombre de milieux artistiques (on ne fait pas de bruit au musée, un complet est souvent exigé pour entrer à l'opéra, on ne peut pas entrer dans certaines salles de représentation si l'on est en retard, etc.).

Un héritage de la contre-culture

L'ovation excessive est quant à elle dans l'ordre de la « démesure », de l'excessif et du déraisonnable. Elle vient contredire toute forme de retenue et rappelle le théâtre de la Renaissance où le public manifestait ses émotions pendant la représentation. On pourrait certes y voir un atavisme de la sauvagerie ou encore un retour du refoulé ; une chose semble évidente, elle est une *surmanifestation*, et de la subjectivité qui cherche à manifester son jugement, et du corps qui cherche, en se mettant debout et en criant, à occuper plus d'espace que celui qui lui est assigné.

On peut donc comprendre cette pratique comme une attitude héritée de la contre-culture notamment parce que cette dernière a largement mis l'accent sur l'importance du corps (le nihilisme créateur de l'énergie humaine, l'orgasme comme finalité, etc.) comme médiateur indépasseable entre la conscience et un monde vécu comme une œuvre d'art à construire. Kathy Acker, icône punk de la contre-culture issue de Manathan, met bien en évidence ce nouveau rôle assigné au corps et aux sensations dans l'expérience esthétique : « On n'est que des vibrations alors il n'y a pas de différence entre soi et la musique⁶. »

L'acceptation de sa libido, la libre expression de l'énergie vitale comprise comme une quête d'un retour aux racines primitives de l'impulsion, devait marquer, en son temps, l'opposition d'une génération à une classe conservatrice réactionnaire et bourgeoise qui reniait le corps et ses plaisirs au profit de l'esprit et de la raison. Cet « esprit bourgeois », pour les penseurs de la contre-culture, s'appuyait sur la rationalité scientifique pour dominer le monde et sur la pensée analytique pour créer des œuvres vides de toute vie.

Dans ce contexte, crier, se lever, participer à un spectacle de manière communautaire et quasi rituelle était une forme totale d'écoute et d'appréciation de l'art. L'énergie vitale distillée par l'art animait les corps qui ne devaient pas résister à cette vague d'émotion. En vieillissant et en s'enrichissant ou, pour le dire plus trivialement, en « rentrant dans le moule », les goûts des baby-boomers ont évolué vers des formes que l'on considère comme étant plus classiques et ont sûrement transposé de manière inconsciente des comportements « excentriques » dans des milieux plus conservateurs, créant ainsi des « décalages » dans les formes de la bienséance. L'ovation serait ainsi une transposition de l'expressivité émotive propre à cette contre-culture dans d'autres milieux culturels donnant ainsi un mélange particulier fait de retenue et d'exubérance.

Une « médiocratie participative » ?

Reste que ces « ovations » posent un problème que nous avons déjà souligné en introduction : le fait d'ovationner n'importe quelle prestation tend à dévaluer toute forme de critique et de jugement qualitatif sur l'œuvre. À cet égard, « l'ovation excessive » témoigne d'une démocratisation de la culture et d'une fluidification du terme même de culture. Cette dernière n'est plus comprise comme un absolu, que l'on pourrait se figurer sur une échelle de valeurs avec en bas des œuvres nulles et en haut le registre du sublime. Cette démocratisation, couplée à l'individualisation des conditions et à l'influence des courants de pensée « relativistes », a eu pour conséquence de minimiser l'importance des nuances normatives et qualitatives pour juger de l'art. Dans cette optique, toutes les œuvres méritent d'être applaudies, et chacun a non seulement le droit, mais se doit de manifester son jugement de goût. La distinction du bon et du mauvais ne se fait plus au nom de la démocratisation de la culture et d'une certaine idée du relativisme culturel. Alexis de Tocqueville, après son voyage en Amérique au début du XVIII^e siècle, faisait déjà remarquer que la démocratie supposait une égalisation des conditions mais aussi un nivellement par le bas de la conscience et des idées politiques. Alors, peut-on parler dans le cas de l'« ovation excessive » d'un cas de « médiocratie participative » ? ■

Notes

- 1 Nick Lepaf, *Médiatic' dico, le dictionnaire des médias*, [En ligne], www.mediatic-dico.com/article-4923080.html.
- 2 Valerie Scher, « Think Before You Stand Up », *San Francisco Union-Tribune*, 8 juillet 2007.
- 3 Cette affirmation doit toutefois être nuancée. Le théâtre de la Renaissance au 18^e siècle se déroule notamment dans une atmosphère suragitée. Le public crie, interpelle les artistes, demande à rejouer ses actes favoris, etc. C'est à partir du XIX^e siècle que l'on observe une véritable exigence sociale de retenue. La salle de spectacle devient un lieu silencieux où l'on ne peut plus comme avant extérioriser ses affects.
- 4 Réponse d'un anonyme à l'article de Valerie Scher sur le site du *San Francisco Union-Tribune*.
- 5 Je fais bien évidemment ici référence au célèbre texte de Norbert Elias *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann Lévy, 1973 (1^{re} éd. allemande, 1939).
- 6 Kathy Acker, *Sang et stupre au lycée*, Paris, Désordres-Laurence Viallet, 2005, p. 155.